

Sollers le jongleur

Brillant mandarin intellectuel, Philippe Sollers réduit, cette fois-ci, la littérature à un Barnum médiatique.

Sans lui, le monde littéraire ferait la sieste dans les petites rumeurs, les bruits de couloir, la bourse des meilleures ventes. Avec lui, la littérature devient une sorte de fiévreuse campagne avec ses slogans, ses mots d'ordre, ses jugements péremptaires. Sollers a toujours su où étaient le bien et le mal en littérature.

C'est un homme d'Eglise, de chapelles, de religion, d'exclusion, de bulles universitas. Il faut toujours lire ses interviews même si on ne lit pas ses livres, car il fait la mode. Grâce à Sollers, on sait si le monologue intérieur tient encore le coup, si le baroque français est à la hausse. Il combat pour la Littérature, serviteur de deux maîtresses : la Mode et l'Université. Il joue à la fois le rôle d'un Karl Lagerfeld chez Gallimard et celui d'un Barthes chez les professeurs de lettres.

Son roman s'appuie sur peu de chose. Une femme achète un lys d'or, morceau de bois peint, chez un antiquaire de la rue du Bac. Le narrateur s'éprend de cette acheteuse, accepte un pacte qui le condamne à raconter ses fantasmes, ses amours, sa vie, à cette femme inaccessible, châtelaine qui n'aime les écrivains que dans le religieux silence de leur travail.

Philippe Sollers est roublard, picaresque, amateur de femmes, de vins de Bordeaux. Il prend tous les procédés littéraires possibles, étalant la gamme de ses connaissances qui, en ce domaine, sont incontestables, érudites, intelligentes. On passe, dans un étrange « zapping », du « Journal » de Gide à l'explosion célinienne, à la grande paix du soir façon Mauriac, puis à Sade et ses sexy folies pour jeune cadre roulant en Land Rover.

Il nous raconte tout et n'im-

porte quoi, Sollers : sa maison dans l'île de Ré, le vent de la digue, les coups de téléphone et les articles écrits sur lui, la Bible et Joseph de Maistre, une retransmission télévisée du « Triple concerto » de Beethoven avec une Japonaise pour violoncelliste : littérature brasse-bouillon, brasse-images, brasse-érudition, supermarché culturel et manège interminable d'un écrivain qui a compris, dès les années soixante, qu'il faut créer l'événement médiatique pour cacher le livre. Sollers devrait se méfier. Ses jongleries péremptaires, ses slogans marrants, ses divisions justicières en bonne et mauvaise littérature, ses cocasseries, son talent n'y peuvent rien : le livre est insignifiant. On découvre une immense machine qui patine. Soudain, on remarque les mots usés, un autopastiche fatigué, une jovialité artificielle, des confessions sans intérêt, une littérature de parole, de confiserie, d'esbroufe.

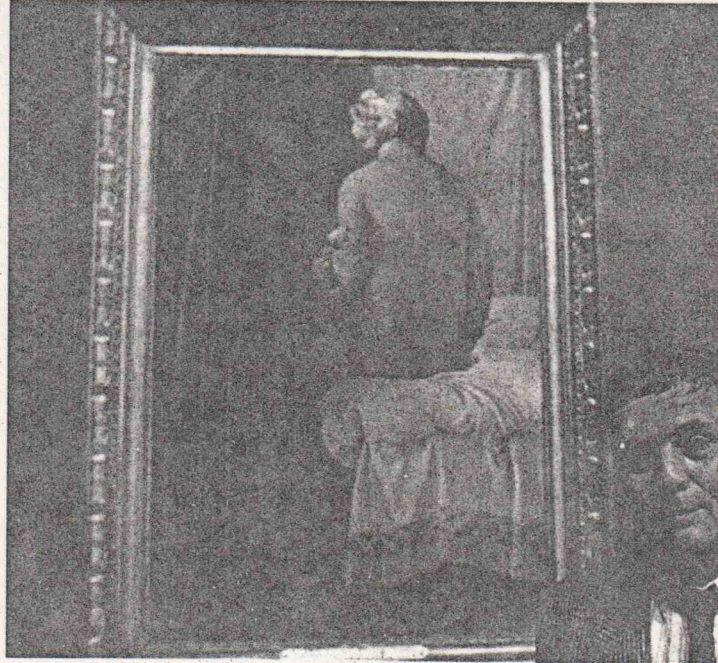
Le roman français tendance Sollers ne reflète en rien la société française. Pur exercice mandarin, dans lequel le seul problème est de savoir si les points de suspension sont joyciens ou céliniens. On comprend les éditeurs anglo-saxons, qui abandonnent cette littérature en chambre, ces exercices très gaulois de petites chapelles qui un jour veulent faire sauter la vieille littérature et le lendemain ne jurent que par les encyclopédistes ou le divin marquis. Entre la destruction du passé littéraire et, au contraire, sa

célébration parodique, l'air, la vie, l'époque ne passent plus. Pour connaître la France réelle, référez-vous soit dans le polar, soit dans les feuilletons télévisés, comme si, désormais, l'écrivain, animal d'étage noble, refusait de descendre dans la rue au milieu des contemporains.

Cette tendance mandarinale, élitiste, cette trahison des « littératures pures », comme on dit dans le jargon du milieu, a trouvé depuis quelques mois d'ardents défenseurs qui tantôt se prennent pour Chateaubriand (Jean-Edern Hallier), tantôt se prennent pour Baudelaire (Bernard-Henri Lévy), par un procédé qui consiste à s'affubler d'oripeaux romantiques pour jouer un rôle solennel, pompeux, autoglorificateur sur la scène journalistique. Car c'est bien là l'enjeu de ces écrivains :

PHILIPPE SOLLERS
Le roi est nu

DETAIL



occuper le terrain, prendre des poses, réduire la littérature à un Barnum médiatique qui ne cache pas la vérité : la faiblesse des livres proposés.

Malgré ces stratégies malicieuses et les réseaux d'amitiés que vous vaut, en général, un bon poste chez un grand éditeur, Sollers n'arrivera pas à dissimuler que le roi est nu. Et que son « Lys d'or » est une œuvre médiocre. ●

JACQUES-PIERRE AMETTE

Philippe Sollers publie également un « Carnet de nuit » chez Plon.